

REVUE

Voltaire

n° 7 - 2007

Échos du théâtre voltairien



Voltaire7 · Échos du théâtre voltairien (PDF complet)	979-10-231-2482-8
Voltaire7 · Hommage à J. Patrick Lee	979-10-231-2483-5
Voltaire7 · S. Menant · Le théâtre de Voltaire en Europe...	979-10-231-2484-2
Voltaire7 · R. Goulbourne · La réception des comédies de Voltaire en Angleterre...	979-10-231-2485-9
Voltaire7 · E. Jaubert · Le théâtre de Voltaire en Allemagne...	979-10-231-2486-6
Voltaire7 · G. Métayer · Leçon esthétique et lacune philosophique...	979-10-231-2487-3
Voltaire7 · M. Hageman · La réception du théâtre de Voltaire aux Pays-Bas	979-10-231-2488-0
Voltaire7 · L. Macé · « Tout finit par des chasons »...	979-10-231-2489-7
Voltaire7 · N. Elaguina & O. Ferret · Le chantier du Corpus des notes marginales...	979-10-231-2490-3
Voltaire7 · N. Cronk · Voltaire's marginalia : who is the intended readership ?	979-10-231-2491-0
Voltaire7 · O. Ferret · Notes sur « Nonnote »	979-10-231-2492-7
Voltaire7 · N. Cronk · Voltaire (non) lecteur de Nieuwentijt...	979-10-231-2493-4
Voltaire7 · C. Mervaud · Le sinophile et le sinophobe...	979-10-231-2494-1
Voltaire7 · J. Dagen · Voltaire lecteur de Platon	979-10-231-2495-8
Voltaire7 · J. Mallinson · Epistolary illusions...	979-10-231-2496-5
Voltaire7 · G. Stenger · De la sensation à la superstition...	979-10-231-2497-2
Voltaire7 · M. Mervaud · Une anecdote de Voltaire...	979-10-231-2498-9
Voltaire7 · D. Droixhe · Encore le « manuscrit clandestin »...	979-10-231-2499-6
Voltaire7 · C. Paillard · Ingérence censoriale et imbroglio éditorial...	979-10-231-2500-9
Voltaire7 · C. Mervaud & C. Paillard · Quelques lettres autour du théâtre de Voltaire	979-10-231-2501-6
Voltaire7 · C. Paillard · De la plume de Voltaire aux presses des Cramer...	979-10-231-2502-3
Voltaire7 · F. Jacob · Jean-Baptiste Leprince et Simon-Bernard Lenoir, huiles sur toile...	979-10-231-2503-0
Voltaire7 · Comptes rendus	979-10-231-2504-7

R E V U E

Voltaire

N° 7 • 2007

Échos du théâtre voltairien



version papier :

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007

ISBN : 978-2-84050-517-4

version numériques et tirés-à-part :

© Sorbonne Université Presses, 2022

Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

adaptation numérique: Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

SOMMAIRE

Joseph Patrick Lee (1942-2006) Nicholas Cronk.....	7
---	---

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉCEPTION DU THÉÂTRE DE VOLTAIRE EN EUROPE

Le théâtre de Voltaire en Europe au XVIII ^e siècle : essai d'une problématique générale Sylvain Menant.....	13
La réception des comédies de Voltaire en Angleterre au XVIII ^e siècle Russell Goulbourne.....	21
Récupération théorique et exploitation pratique : le théâtre de Voltaire en Allemagne (1730-1770) Elsa Jaubert.....	37
Leçon esthétique et lacune philosophique : Nietzsche lecteur du <i>Mabomet</i> de Voltaire Guillaume Métayer.....	53
La réception du théâtre de Voltaire aux Pays-Bas Marjolein Hageman.....	89
« Tout finit par des chansons ». les tragédies voltairiennes adaptées pour l'opéra en Italie au tournant du XIX ^e siècle Laurence Macé.....	99

DEUXIÈME PARTIE

EN MARGE DU TOME 6 DU *CORPUS DES NOTES MARGINALES*

Le chantier du <i>Corpus des notes marginales</i> de Voltaire : bilan et perspectives Natalia Elaguina & Olivier Ferret.....	127
Voltaire's marginalia : who is the intended readership ? Nicholas Cronk.....	137
Notes sur « Nonnote » Olivier Ferret.....	155
Voltaire (non) lecteur de Nieuwentijt : le problème des causes finales dans la pensée voltairienne Nicholas Cronk.....	169

Le sinophile et le sinophobe. Voltaire lecteur de Cornelius de Pauw Christiane Mervaud.....	183
Voltaire lecteur de Platon Jean Dagen.....	205

VARIA

Epistolary illusions : Voltaire, <i>Paméla</i> , and <i>La Mettrie</i> Jonathan Mallinson.....	225
De la sensation à la superstition : éléments pour une histoire de l'esprit humain dans quelques articles du <i>Dictionnaire philosophique</i> de Voltaire Gerhardt Stenger.....	239
4 Une anecdote de Voltaire sur Catherine I ^{re} de Russie : histoire ou fiction ? Michel Mervaud.....	255
Le « manuscrit clandestin » de la correspondance entre Voltaire et Frédéric II (1758) Itinéraire d'une copie et contrainte éditoriale Daniel Droixhe.....	267
Ingérence censoriale et imbroglio éditorial. La censure de la correspondance de Voltaire dans les éditions in-8° et in-12 de Kehl Christophe Paillard.....	275

INÉDITS ET DOCUMENTS

Quelques lettres autour du théâtre de Voltaire Christiane Mervaud & Christophe Paillard.....	313
De la plume de Voltaire aux presses des Cramer. Le problème de l'auto-annotation Christophe Paillard.....	341
Jean-Baptiste Leprince, « M ^{lle} Clairon dans le rôle d'Idamé » et Simon-Bernard Lenoir, « Lekain dans le rôle d'Orosmane », huiles sur toile, institut et musée Voltaire, Genève François Jacob.....	357

COMPTES RENDUS

<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 30C (<i>Œuvres de 1746-1748</i> , III). Oxford, Voltaire Foundation, 2004.....	359
Catherine Volpilhac-Auger	
Voltaire, <i>Le Siècle de Louis XIV</i> , éd. J. Hellegouarc'h et S. Menant, Paris, Le Livre de Poche, 2005.....	364
Diego Venturino	
Voltaire, <i>Écrits autobiographiques</i> , éd. J. Goldzink, Paris, GF-Flammarion, 2006....	367
Jonathan Mallinson	
Voltaire, <i>Lettres philosophiques, Derniers écrits sur Dieu</i> , éd. G. Stenger, Paris, GF-Flammarion, 2006.....	370
Nicholas Cronk	
AGENDA DE LA SEV.....	375

*La Revue Voltaire a tenu à dédier ce numéro à la mémoire de Patrick Lee,
qu'elle s'honore d'avoir compté parmi ses collaborateurs.*

PREMIÈRE PARTIE

La réception du théâtre
de Voltaire en Europe

LA RÉCEPTION DES COMÉDIES DE VOLTAIRE EN ANGLETERRE AU XVIII^e SIÈCLE

Russell Goulbourne
Université de Leeds, G.-B.

Si Voltaire était connu en Angleterre au dix-huitième siècle comme un auteur qui « excels all writers of his age and country in the elegance of his style, and the wonderful variety of his talents¹ », c'est du moins en partie parce qu'il était un grand poète. David Hume, dans la deuxième édition de ses *Essays, moral and political* en 1742, définit les poètes, après les philosophes, comme les membres les plus importants de toute société, et il nomme à titre d'exemple Voltaire, qui prend place aux côtés de poètes anciens et modernes d'une renommée révélatrice :

Were we to distinguish the Ranks of Men by their Genius and Capacity more than by their virtue and Usefulness to the Public, great Philosophers would certainly challenge the first Rank, and must be plac'd at the Top of human Kind. [...] Great Poets may challenge the second Place ; and this Species of Genius, tho' rare, is yet much more frequent than the former. Of the *Greek* Poets that remain, *Homer* alone seems to merit this Character ; of the *Romans*, *Virgil*, *Horace* and *Lucretius* ; of the *English*, *Milton* and *Pope* ; *Corneille*, *Racine*, *Boileau* and *Voltaire* of the *French* ; and *Tasso* and *Ariosto* of the *Italians*².

Faisant écho à Hume, Philip Stanhope, comte de Chesterfield et grand ami de Voltaire, écrit à son fils à Berlin en octobre 1752 et compare Voltaire à Horace (et Frédéric à Auguste) en citant l'*Art poétique* du poète romain :

You have an Horace there, as well as an Augustus ; I need not name Voltaire *qui nil molitur inepte*, as Horace himself said of another poet [Homer]. I have lately

¹ William Jones, préface de son *Grammar of the Persian language* (1771), dans *The works of Sir William Jones*, Londres, G. G. Robinson, 1799, t. 2, p. 123.

² David Hume, *Essays, Moral and Political*, 2^e édition, Edimbourg, A. Kincaid, 1742, t. 2, p. 51. La réputation de Voltaire poète est telle que Thomas Deletanville peut, dans son livre de grammaire française, donner à traduire dans son chapitre sur les adverbes la phrase suivante : « He composes verses as easily as Voltaire » (*A new set of exercises upon the various parts of French speech*, Londres, J. Nourse, 1758, p. 92).

read over all his works, that are published, though I had read them more than once before. [...] In reading over all his works, with more attention I suppose than before, my former admiration of him is, I own, turned into astonishment³.

Et dans sa lettre du 26 mars 1754, le comte exhorte son fils à faire un accueil chaleureux au grand poète :

I am extremely glad to hear that you are soon to have Voltaire at Mannheim : immediately upon his arrival, pray make him a thousand compliments from me. I admire him most exceedingly ; and whether as an Epic, Dramatic, or Lyric Poet, or Prose-writer, I think I justly apply to him the *nil molitur inepte* (t. 2, p. 360).

Mais si Voltaire est, comme Horace, le poète par excellence, n'oublions pas que Hume, pour sa part, le place aussi aux côtés de Corneille et de Racine, ce qui nous rappelle que Voltaire était non seulement poète, mais poète dramatique, et poète tragique plus particulièrement, comme le note le comte de Chesterfield dans sa lettre à son fils du 4 octobre 1752 : « Voltaire undoubtedly exceeds all the French poets : should you insist upon an exception in favour of Racine, I must insist, on my part, that he at least equals him⁴ ». Edward Taylor, lui aussi, compare Voltaire à Corneille et à Racine dans ses *Cursory remarks on tragedy* :

If Corneille and Racine greatly reformed and improved the French drama, Voltaire seems to have brought it to the greatest degree of perfection to which it is capable of being raised⁵.

C'est aussi par un éloge du théâtre de Voltaire que George Keate commence sa célèbre épître intitulée *Ferney* en 1768 :

3 *Letters written by the late Right Honourable Philip Dormer Stanhope, Earl of Chesterfield, to his son, Philip Stanhope*, Londres, J. Dodsley, 1774, t. 2, p. 295. La citation d'Horace est tirée du vers 140 de l'*Art poétique* (« qui ne met rien en mouvement hors de propos », *Épîtres*, éd. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1955, p. 210).

4 *Letters written by the late Right Honourable Philip Dormer Stanhope*, t. 2, p. 297. Dans sa lettre du 17 octobre 1763, le comte écrit à son fils : « If there are any new little books at Paris, pray bring them me. I have already Voltaire's *Zélis dans le bain* [*sic*], his *Droit du seigneur*, and *Olympie* » (t. 2, p. 467). Il se trompe pourtant en attribuant à Voltaire *Zélis au bain* (La Haye, 1763), poème du marquis de Pezay (1741-1777), ami de Voltaire, que Diderot décrit ainsi dans la *Correspondance littéraire* du 1^{er} juin 1764 : « C'est un poète de vingt ans qui a de la grâce, qui manque d'idées, mais qui mérite, à cause de son âge, une indulgence extrême » (éd. M. Tourneux, Paris, Garnier, 1877-1882, t. 6, p. 11). Voltaire fera allusion au poème, dont il possédait d'ailleurs un exemplaire de l'édition de 1768 (BV 2350), dans sa lettre du 30 septembre 1768 à M^{me} de Saint-Julien (D 15229).

5 Edward Taylor, *Cursory Remarks on Tragedy, on Shakespeare, and on Certain French and Italian Poets, Principally Tragedians*, Londres, W. Owen, 1774, p. 107. Il déclare ailleurs : « The fame of Voltaire, as a tragedian, has hitherto remained unimpeached, unless by the Abbé Desfontaines, Fréron, and a few of the same character : but let not the English wish to appear in such unworthy company, nor endeavour to depreciate his merit » (p. 126).

While crowded Theatres your Pow'r confess
 And weep obedient to your feign'd Distress,
 While polish'd Readers of a polish'd Age
 Delighted turn your animated Page,
 Shall these intruding Lines the Poet greet,
 And find a Welcome in his calm Retreat⁶ ?

Et en 1775, Robert Hill fera écho à Keate en faisant l'éloge du poète tragique tout au début de son poème sur Voltaire :

Behold the Bard, the Poet of the age,
 Whose living verse embellishes the stage ;
 [...]
 Still Melpomene does all his lays inspire,
 And still directs his rich harmonious fire⁷.

Mais on connaissait aussi Voltaire dramaturge comique. Une note infrapaginale ajoutée précisément au début du poème de Hill souligne le fait que Voltaire est inspiré non seulement par Melpomène mais aussi par Thalie, et que « from these he has catched a spark of the celestial fire⁸ ». Dans son épître, Keate évoque, lui aussi, le riche génie comique de Voltaire :

From courts withdrawn, where'er your Footsteps bend,
 The Train you love, a faithful Train, attend :
 Swift at the Beck'ning of your magic Hand
 They come, and FANCY leads th' ideal Band.
 WIT's lighter Offspring seeks the sunny Glade,
 While SATIRE skulks behind th' obscurer Shade ;
 Near him his Sister, COMIC MAID, is seen,
 Who checks, with laughing Eyes, his rigid Mien ;
 Combin'd, o'er Worlds an Empire they maintain,
 And ev'ry Vice and Folly wears their Chain⁹.

6 George Keate, *Ferney : an epistle to Monsr de Voltaire*, Londres, J. Dodsley, 1768, p. 1. Le poème de Keate fit un certain bruit en Angleterre à l'époque : voir André-Michel Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire, SVEC*, 145-147 (1976), p. 271-277.

7 Robert Hill, *Poems on Several Occasions*, Londres, M. Harrison, 1775, p. 55.

8 R. Hill, *Poems on Several Occasions*, p. 55. Cela n'empêche néanmoins pas Hill d'écrire ailleurs un « Parallel between Mr de Voltaire and the great Corneille » dans lequel il déclare : « Corneille refin'd the French Theatric State, /The other [Voltaire] did new Excellence create. /The nobler Part the Frenchmen have both chose, /Preferring Melpomene to laughing Thalia's Muse » (p. 224).

9 G. Keate, *Ferney*, p. 4.

La question se pose donc de savoir comment on acquérait, lisait, traduisait, commentait et critiquait les comédies de Voltaire en Angleterre au dix-huitième siècle, et plus précisément du vivant de l'auteur¹⁰.

Commençons par la question des éditions. On connaissait certaines comédies de Voltaire pour ainsi dire en version originale, c'est-à-dire en français, langue couramment lue et parlée en Angleterre à l'époque, bien entendu, comme le fait remarquer Thomas Sheridan en 1756 :

If the spreading of books in the originals in other countries, and the number of their readers, were to be the test of the excellence of their writers, France would certainly bear away the palm, not only from Great Britain, but from Athens and Rome. [...] To what other cause can it be assigned [...] that the name of Voltaire is so familiar to all the mouths of Europe, whilst those of Akenside or Mason are scarce ever heard but from English tongues¹¹ ?

24

Cette présence du texte français des comédies de Voltaire en Angleterre est attestée d'abord par les catalogues des libraires de l'époque, basés souvent sur la vente de bibliothèques privées¹². D'abord les différentes éditions des œuvres complètes de Voltaire, et donc forcément certaines comédies, figurent très largement dans les centaines de catalogues publiés entre 1734 et 1778. Mentionnons notamment les éditions de 1732 et de 1739, contenant la première

10 Nous laissons pourtant délibérément de côté les adaptations de trois comédies de Voltaire à l'époque, à savoir *No one's enemy but one's own*, comédie en trois actes d'Arthur Murphy inspirée de *L'Indiscret* et donnée à Covent Garden quatre fois entre le 9 et le 19 janvier 1764 ; deux pièces de Charles Macklin inspirées de *Nanine*, le *True-born Scotsman*, pièce représentée à Dublin en juillet 1764 et qu'il réécrit en 1781 sous le titre *The man of the world* ; et enfin *The English merchant*, comédie de George Colman inspirée de *L'Écossaise* et représentée pour la première fois à Drury Lane en février 1767. Sur ces trois adaptations, voir Harold Bruce, *Voltaire on the English stage*, Berkeley, University of California Press, 1918, p. 79-86 et 105-116, et Willard Kinne, *Revivals and importations of French comedies in England, 1749-1800*, New York, Columbia University Press, 1939, p. 87-89 et 100-101 ; sur celle de Murphy, voir Howard Dunbar, *The Dramatic Career of Arthur Murphy*, New York, MLA, 1946, p. 157-164.

11 Thomas Sheridan, *British Education, or the source of the disorders of Great Britain*, Londres, J. Dodsley, 1756, p. 202-203. Sheridan fait allusion d'abord à Mark Akenside, auteur du grand poème philosophique, *The Pleasures of Imagination* (1744), traduit par le baron d'Holbach en 1759, et ensuite à William Mason, ami de Thomas Gray et l'un des plus célèbres poètes de son temps, auteur entre autres de *The English Garden*, poème traduit en français en 1788.

12 Voir à ce sujet R. S. Crane, « The diffusion of Voltaire's writings in England, 1750-1800 », *Modern Philology*, 20 (1923), p. 261-174 ; Giles Barber, « Book imports and exports in the eighteenth century », dans R. Myers et M. Harris (dir.), *Sale and Distribution of Books from 1700*, Oxford, Oxford Polytechnic Press, 1982, p. 77-105 ; et David J. Shaw, « French-language publishing in London to 1900 », dans B. Taylor (dir.), *Foreign-Language Printing in London, 1500-1900*, Londres, British Library, 2002, p. 101-122.

comédie de Voltaire, *L'Indiscret*¹³ ; l'édition de 1740, contenant *L'Indiscret* et *L'Enfant prodigue*¹⁴ ; les éditions de 1748, de 1751, de 1752 et de 1757, qui ajoutent à ces deux comédies deux autres, *Nanine* et *La Prude*¹⁵ ; l'édition de 1764, qui ajoute à ces quatre comédies cinq autres, *La Princesse de Navarre*, *La Femme qui a raison*, *Socrate*, *L'Écossaise* et *Le Droit du seigneur*¹⁶ ; et enfin la plus importante édition disponible en Angleterre avant la mort de Voltaire, l'édition de 1768, qui ajoute à ces neuf comédies trois autres, *Charlot*, *Les Deux Tonneaux* et *Le Baron d'Otrante*¹⁷. Certaines éditions séparées étaient disponibles aussi chez des libraires à Londres, dont trois éditions différentes de *L'Indiscret*¹⁸, la première édition de *L'Enfant prodigue* (1738) ainsi qu'une édition non datée de la même pièce¹⁹, une édition de 1750 de *Nanine*²⁰, une édition non datée de *L'Écossaise*²¹ et enfin une édition de 1763 du *Droit du seigneur*²².

- 13 L'édition de 1732 est en vente chez huit libraires à Londres entre 1734 et 1778 (la date du catalogue est indiquée entre parenthèses) : James Buckland (1734) ; Thomas Osborne (1735, 1736) ; Olive Payne (1735) ; Paul Vaillant (1735) ; Fletcher Gyles (1739) ; Thomas Payne (1761, 1775-1778) ; William Cater (1770) et Thomas Davies (1770). L'édition de 1739 est disponible chez trois libraires entre 1741 et 1778 : Thomas Osborne (1741-1742) ; Thomas Wilcox (1760) et Langford (1778). Pour plus de détails sur les libraires cités en note, voir H. R. Plomer, *A Dictionary of the Printers and Booksellers Who Were at Work in England, Scotland and Ireland from 1668 to 1725*, Oxford, Oxford University Press, 1922, et *A Dictionary of the Printers and Booksellers Who Were at Work in England, Scotland and Ireland from 1726 to 1775*, Oxford, Oxford University Press, 1932.
- 14 L'édition de 1740 est disponible chez Osborne et Shipton en 1754 et chez Thomas Evans en 1769 et en 1771.
- 15 L'édition de 1748 est en vente chez trois libraires entre 1758 et 1768 : Thomas Payne (1758) ; Thomas Osborne (1759, 1761, 1762, 1768) et John Whiston et Benjamin White (1762). L'édition de 1751 est disponible chez quatre libraires entre 1760 et 1775 : Thomas Payne (1760, 1762, 1763, 1773-1775) ; John Whiston et Benjamin White (1760) ; Baker et Leigh (1768, 1770, 1771) et Benjamin White (1769, 1770). L'édition de 1752 est disponible chez trois libraires entre 1764 et 1778 : Thomas Payne (1764, 1765) ; Joseph Pote (1770) et James Robson (1773-1776, 1778). Et l'édition de 1757 est disponible chez sept libraires entre 1761 et 1778 : Samuel Paterson (1761) ; Paul Vaillant (1762) ; T. Becket et P. A de Hondt (1764) ; Thomas Davies (1766, 1768) ; Thomas Payne (1764, 1769-1773) ; James Christie (1775) et James Robson (1778).
- 16 L'édition de 1764 est disponible chez neuf libraires entre 1765 et 1778 : Peter Molini (1765) ; James Fletcher (1767) ; Charles Marsh (1767) ; Benjamin White (1767, 1770, 1771, 1778) ; Thomas Davies (1768) ; Thomas Payne (1769, 1770) ; James Robson (1773, 1774) ; Thomas Lowndes (1774, 1778) et James Christie (1775).
- 17 L'édition de 1768 est disponible chez six libraires entre 1769 et 1778 : William Cater (1769) ; Thomas Davies (1771) ; S. Baker et G. Leigh (1775) ; Benjamin White (1775, 1776, 1778) ; Thomas Payne (1776, 1778) et James Robson (1776, 1778).
- 18 L'édition de 1725 est en vente chez Thomas Payne en 1767, celle de 1731 chez George Wagstaff la même année, et celle de 1733 chez John Woodyer en 1752.
- 19 L'édition de 1738 est disponible chez Baker et Leigh en 1775 ; l'édition non datée est disponible chez Whiston et White en 1751.
- 20 Cette édition est en vente chez Thomas Payne en 1757.
- 21 Cette édition est en vente chez Thomas Payne en 1764.
- 22 Cette édition est disponible chez Becket et de Hondt en 1764.

Cette présence du texte français des comédies de Voltaire en Angleterre est confirmée ensuite par les comptes rendus dans les revues de l'époque, notamment dans les deux revues littéraires les plus importantes : la *Monthly review*, fondée en 1749 par le presbytérien Ralph Griffiths et qui reflète l'opinion libérale des Whigs radicaux, et la revue concurrente, la *Critical review*, fondée en 1756 par le romancier Tobias Smollett et qui est rangée plutôt du côté des Torys et apparaît donc comme politiquement plus conservatrice²³. Ces deux revues jouaient un rôle primordial en présentant aux lecteurs tant londoniens que provinciaux des critiques des nouvelles parutions, y compris des parutions à l'étranger²⁴. Dès février 1760, la *Monthly review* annonce la publication à Genève en 1759 de *Socrate*, comédie hautement irrégulière que Voltaire attribue à James Thomson, auteur de nombre de tragédies sur des sujets tirés de l'Antiquité. Le critique se moque d'abord de la façon dont Voltaire cherche à esquiver sa responsabilité comme auteur : « What could induce this writer to impose so gross a falsehood on the public, we do not readily conceive » ; mais il admet ensuite que la pièce n'est pas sans valeur littéraire :

With respect to the merit of the work itself, however, it is far from being contemptible ; altho' it be something irregular, and but little adapted to the stage. [...] As to the execution and design, the Author has not confined himself strictly to historical fact ; his plan is, nevertheless, extremely simple, and the characters well supported²⁵.

En août 1760, la *Critical review* accueille avec une certaine froideur *L'Écossaise*, comédie que Voltaire attribue à nouveau à un dramaturge anglais, cette fois-ci à John Home : « The plot is simple and interesting ; the dialogue rather too naked, and without the least heightening of art²⁶ ». En janvier 1773, en revanche, la

²³ Voir Robert D. Spector, « *Critical Review* » et Wilbur T. Albrecht, « *Monthly Review* », dans A. Sullivan (dir.), *British Literary Magazines : the Augustan age and the age of Johnson, 1698-1788*, New York, Greenwood, 1983, p. 72-77 et 231-237.

²⁴ Selon Griffiths, le but de la *Monthly Review* était d'offrir aux lecteurs « some idea of a book before they lay out their money or time on it » (avertissement du t. 1, mai 1749). Smollett, lui, s'attaquait, pour vanter la *Critical Review*, à la mauvaise qualité de la *Monthly Review*, dans laquelle il avait vu « the noble art of criticism reduced to a contemptible manufactue subservient to the most sordid views of avarice and interest, and carried on by wretched hirelings, without talent, candour, spirit or circumspection » (*Public Advertiser*, 9 décembre 1775). Voir à ce sujet Antonia Forster, « Review journals and the reading public », dans I. Rivers (dir.), *Books and Their Readers in Eighteenth-Century England : new essays*, Londres, Leicester University Press, 2001, p. 171-190. Voir aussi Gabrielle Gazi, « Voltaire dans le *Monthly Review*, 1749-1763 », *Revue Voltaire*, 3 (2003), p. 323-334.

²⁵ *Monthly Review*, t. 22 (février 1760), p. 153-154.

²⁶ *Critical review*, t. 10 (août 1760), p. 153. Hywel B. Evans identifie une édition de *L'Écossaise* publiée apparemment à Londres en 1760, mais le lieu d'édition est en fait faux : il s'agirait plutôt de Genève (« A provisional bibliography of English editions and translations of Voltaire », *SVEC*, 8, 1959, p. 9-121, ici p. 60).

même revue est beaucoup plus positive au sujet du *Dépositaire*, comédie inspirée de la vie de la célèbre Ninon de Lenclos, dans laquelle le critique identifie, ce qui est très intéressant, le mélange des tons (du sentimental et du comique) qui est, comme nous le savons, si important dans la nouvelle esthétique dramatique de Voltaire :

Voltaire assures us, that throughout the piece he has introduced the genuine sentiments of that distinguished lady, as the subject of integrity and love. [...] We desire however, that our readers will not suppose this comedy to be merely sentimental. Several of the characters in it are of the most familiar kind, and are thrown into such ridiculous situations as cannot fail to excite laughter ; while most of the scenes in which the heroine is concerned may justly claim a more serious degree of approbation. The plot is so very intricate, that we shall not venture to give a sketch of it, but wish every reader that proportion of entertainment which we have received from a repeated perusal of the whole²⁷.

Voilà donc pour les comédies de Voltaire en français en Angleterre. Mais on les traduisait aussi, malgré les réserves qu'inspiraient les œuvres de Voltaire à l'ecclésiastique William Jones, curé dans le Suffolk, qui dénoncera en 1780 les effets néfastes que produirait la lecture des « seducing publications » de Voltaire « which some Englishmen have been very forward to translate²⁸ ». La première comédie de Voltaire traduite en anglais est *Socrate*, traduction due à un anonyme et publiée à Londres dès février 1760. L'avertissement qui précède *Socrates* constate que l'ouvrage constitue encore une preuve du « Genius of its author, who is most dervedly esteemed as the greatest author of the literary world²⁹ ». L'attitude de la *Critical review* envers cette traduction en mars 1760 est plutôt positive. Bien que la pièce soit caractérisée, remarque-t-elle, par « littleness and absurdities » et que « the materials are rudely thrown together », il reste néanmoins vrai qu'il s'agit après tout, et paradoxalement peut-être, de l'œuvre d'un grand maître :

Whether from a supposition that Voltaire was the author, or from what other cause, we know not, there seems to us some of those strokes which characterise the *master*, and show an endeavour in the writer to sink beneath his own abilities³⁰.

27 *Critical Review*, t. 35 (janvier 1773), p. 65. Evans identifie une édition du *Dépositaire* publiée apparemment à Londres en 1773 (« A provisional bibliography of English editions and translations of Voltaire », p. 57), mais le lieu d'édition est encore une fois faux : il s'agirait plutôt d'un imprimeur aux Pays-Bas.

28 William Jones, *Letters from a Tutor to His Pupils*, Londres, G. Robinson, 1780, p. 159.

29 Voltaire, *Socrates*, Londres, J. Dodsley, 1760, p. [iv].

30 *Critical Review*, t. 9 (mars 1760), p. 221, 235.

La *Monthly review*, en revanche, se montre beaucoup moins favorable à *Socrates* en avril 1760. L'auteur du compte rendu, William Kenrick, qui était depuis 1758 responsable des notices consacrées aux ouvrages français dans la revue³¹, reproche à Voltaire d'avoir écrit la pièce sous un pseudonyme anglais. Mais ce qui est encore plus intéressant, c'est que Kenrick souligne aussi le fait que la pièce de Voltaire peut être conçue comme une sorte de réplique à la discussion théorique que propose Diderot dans son *Discours de la poésie dramatique* en 1758 au sujet de la possibilité de mettre en scène la mort de Socrate. Là où Diderot envisage une pièce sentimentale construite autour de tableaux vivants, Voltaire écrit une pièce franchement bizarre sur le plan dramaturgique, dans laquelle le comique et le sentimental s'affrontent de manière choquante. Comme le fait remarquer Kenrick, au terme de sa comparaison entre le plan de Diderot et la pièce de Voltaire : « From this plan, that of the piece before us considerably differs ». Il note ensuite que Voltaire ajoute au plan envisagé par Diderot un drame familial à travers deux personnages-clés, Aglaé, pupille de Socrate, et Sophronime, amant d'Aglaé et élève de Socrate :

There is a pleasing simplicity in the characters of Sophronime and Aglae, whose mutual tenderness for each other, and respect for their patron and instructor, give a noble idea of their virtue and greatness of mind³².

Mais Kenrick ne peut pas s'empêcher de faire remarquer que, malgré cette innovation dramaturgique, la pièce n'est pas une réussite :

How far the introducing these characters, however, to diversify the action, may be an improvement, (unless the main business of the piece had been more particularly illustrated, and the whole had received a higher finishing) we do not take upon us here to determine.

En fait, à la fin de sa parenthèse, il ajoute une note infrapaginale qui sert à souligner son incompréhension devant l'innovation générique de la pièce de Voltaire, sorte d'anti-tragédie :

³¹ Voir Benjamin C. Nangle, *The Monthly Review, first series, 1749-1789 : indexes of contributors and articles*, Oxford, Clarendon Press, 1934, p. 55-56. Dans les années 1760 Kenrick lui-même traduit des œuvres de Jean-Jacques Rousseau (*Eloisa*, 1761 ; *Emilia and Sophia*, 1763 ; *Treatise of the Social Contract*, 1763), ainsi que le *Traité sur la tolérance* de Voltaire, sous le titre *Treatise on religious toleration* (1764). Voir à ce sujet R. B. Sewall, « William Kenrick as translator and critic of Rousseau », *Philological Quarterly*, 20 (1941), p. 58-68, et P. Fussell, « William Kenrick : eighteenth-century scourge and critic », *Journal of the Rutgers University Library*, 20 (1957), p. 42-59.

³² *Monthly Review*, t. 22 (avril 1760), p. 286.

The piece, upon the whole, is but flimsily wrought ; and there is, moreover, a cast of drollery given to the characters of Xantippe, and the judges of Socrates, which sinks the work much beneath the dignity of Tragedy (p. 288).

En fin de compte, c'est la nouvelle esthétique dramatique de Voltaire qui choque la *Monthly review*.

Six mois plus tard paraît une traduction – anonyme, encore une fois – de la comédie suivante, *L'Écossaise*, publiée à Londres par Wilkie sous le titre *The Coffee-House, or the fair fugitive*. Dès septembre 1760 la *Monthly Review* n'a pas l'air d'apprécier l'ouvrage, présenté comme l'une des productions les plus pauvres de Voltaire : « This is what the French call a *weeping* or *whining* Comedy. If it is really Voltaire's, we venture to pronounce it one of his poorest productions³³ ». Comme on pouvait s'y attendre, la perspective de la *Critical review* est tout autre, constatant pour sa part, au sujet de la qualité de la traduction elle-même, par exemple, que « the natural ease and freedom of the dialogue is happily preserved in the translation³⁴ ». Ensuite l'auteur du compte rendu se concentre sur le personnage de l'anglais Freeport : la pièce a des chances d'intéresser un public anglais parce que l'action, ne l'oublions pas, se déroule dans un café à Londres, et que le personnage de Freeport, qui vient secourir la pauvre héroïne éponyme, est vite accueilli comme le portrait type de l'Anglais, brusque mais gentil et sensible. Comme le feront remarquer John et Anna Laetitia Aikin en 1773 :

Mr. Voltaire's *Écossaise* was purposely written to exhibit a worthy English character ; marked, indeed, with some whimsical peculiarities, but distinguished by a strong spirit of benevolence. It was impossible to expose national foibles more gently than by combining them with national virtues³⁵.

Voilà donc deux comédies que Voltaire attribue de façon ludique à des auteurs anglais et qui se voient par la suite traduites en anglais en 1760, c'est-à-dire au moment même où l'auteur commence à atteindre le sommet de sa célébrité européenne et, paradoxalement peut-être, que la France et l'Angleterre se font la guerre. Car il est vrai que les Anglais aimaient les Français autant qu'ils les détestaient, et Voltaire surtout représentait, du moins parmi les nobles et les savants, le modèle même du cosmopolite³⁶. Comme le fait remarquer Smollett

33 *Monthly Review*, t. 23 (septembre 1760), p. 237.

34 *Critical Review*, t. 10 (septembre 1760), p. 241.

35 J. Aikin et A. L. Aikin, *Miscellaneous Pieces in Prose*, Londres, J. Johnson, 1773, p. 8.

36 Voir à ce sujet Gerald Newman, *The Rise of English Nationalism : a cultural history, 1740-1830*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1987, p. 14-18 et 35-46, et Robin Eagles, *Francophilia in English Society, 1748-1815*, Basingstoke, Macmillan, 2000.

lui-même au début de son compte rendu de *Candide* dans la *Critical review* en juin 1759 : « The writings of Mr. Voltaire are as much in fashion among the English as Chinese furniture, and some of them as fantastic³⁷ ». Rien d'étonnant, donc, au fait qu'en 1761 soit lancée la première traduction anglaise des œuvres complètes de Voltaire par Smollett et Thomas Francklin, publiée en 35 volumes entre 1761 et 1765, « with notes, historical and critical », comme le signale la page de titre³⁸. Smollett lui-même ne prit, paraît-il, qu'une faible part à la traduction, mais la contribution de Thomas Francklin, professeur de grec à l'université de Cambridge, semble avoir été plus décisive dans la mesure où il dirigeait les sept volumes des œuvres de théâtre, qui comprennent six comédies : *L'Indiscret* sous le titre *The Babblers* ; *L'Enfant prodigue* sous le titre *The Prodigal* ; *Nanine* sans changement de titre ; *La Prude*, ou *The Prude* ; *Socrate*, ou *Socrates* ; et enfin *Le Café, ou l'Écossaise*, sous le titre *The Coffee-House, or the Scotch-Woman*³⁹.

30 Les notes ajoutées au texte méritent notre attention, car le ton en est pour la plupart peu flatteur. Par exemple, une note est placée tout au début de la traduction de *Nanine* :

This Comedy is call'd in the French Nanine, ou le préjugé vaincu ; Nanine, or Prejudice overcome. It is written, as we are told in the title page, in verses of ten syllables. The absurdity of Comedies in rhyme I have already remark'd. The original begins thus :

Il faut parler, il faut, Monsieur le *Comte*,
Vous expliquer nettement sur mon *compte*.

The reader cannot but observe, what villainous rhimes *Comte* and *compte* are, and perhaps will more readily forgive my reducing this comedy into plain prose⁴⁰.

Il s'agit ici d'une critique d'ordre purement formel : le traducteur préfère la comédie en prose à la comédie en vers. Rien d'étonnant donc au fait que le traducteur s'oppose aussi à l'usage que fait Voltaire du décasyllabe, ou du « vers de cinq pieds », comme il l'appelle lui-même, dans *L'Enfant prodigue* :

37 *Critical Review*, t. 7 (juin 1759), p. 550. Sur l'attribution de ce compte rendu à Smollett, voir James G. Basker, *Tobias Smollett : critic and journalist*, Newark, University of Delaware Press, 1988, p. 252-253.

38 Voir au sujet de cette traduction Eugène Joliat, « Smollett, editor of Voltaire », *Modern Language Notes*, 54 (1939), p. 429-436, et A.-M. Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire*, p. 362-363, 367-369, 768-773 et 977-988.

39 Les volumes des œuvres de théâtre (t. 12-15, 18, 25 et 27) sont publiés entre 1761 et 1763. Si la *Critical Review* n'hésite pas à attribuer la traduction des pièces de théâtre à Francklin lui-même (t. 11, mai 1761, p. 377), il reste néanmoins encore des doutes au sujet de l'identité du traducteur de chaque pièce, et il est plutôt probable que seule la traduction d'*Oreste* est le fruit du travail de Francklin, comme le note H. Bruce (*Voltaire on the English Stage*, p. 94).

40 *The Works of M. de Voltaire, Translated from the French, with Notes, Historical and Critical*, Londres, J. Newbery et al., 1761-1765, t. 15, p. 105.

It is astonishing that it shou'd ever enter into the head of a Dramatic writer to put his comedies into rhyme ; but it is still more astonishing that the sensible and ingenious Voltaire shou'd adopt a custom so ridiculous : the confining his verses to five feet, has certainly nothing but the novelty to recommend it ; they are even perhaps more faulty than if they had fifteen, by the quicker return of the same sounds to our ear. What pleasure a French author, or a French audience, might take in them, we cannot pretend to determine (t. 14, p. 122).

Cette critique de la versification voltairienne revient dans la note insérée à la fin de *Nanine*, au moment où la Marquise, mère du Comte, lequel vient de demander la main de la misérable héroïne éponyme, réagit à la mésalliance sur un ton comique :

Que ce jour

Soit des vertus la digne récompense,

Mais sans tirer jamais à conséquence.

The last line is entirely superfluous, and seems indeed to overthrow the tendency of the whole piece, which wou'd certainly have ended better with the first ; but the author wanted a verse to answer the other, and was resolv'd to throw it in, however absurdly (t. 15, p. 187).

La critique formelle se fond ici en critique dramaturgique, l'auteur de la note n'arrivant pas à apprécier le détournement comique qu'effectue Voltaire par moyen du dernier vers pour faire d'un dénouement apparemment sentimental un moment pleinement comique⁴¹.

Une pareille critique de la dramaturgie comique de Voltaire se retrouve, par exemple, dans la traduction de *L'Indiscret*. Une note est insérée dans la scène 12, où Pasquin, valet de Clitandre, cherche à semer la confusion entre Damis, le personnage éponyme de la comédie, et Hortense, qu'il aime sans savoir que Clitandre l'aime aussi. Il s'agit d'un véritable tour de force comique, Pasquin entretenant un dépit amoureux entre Damis et Hortense, grâce à une lettre et un portrait ; mais pour le traducteur, il s'agit d'une mauvaise scène dans une mauvaise comédie :

Pasquin's scheme of deceiving them both by the letter and picture is well imagin'd : but the execution of it very awkwardly and inartificially conducted [...]. Voltaire's comedies, tho' they have some merit, are not excellent, and this is one of the poorest of them⁴².

⁴¹ Voir Russell Goulbourne, *Voltaire Comic Dramatist*, SVEC 2006:03, p. 179-181.

⁴² *The Works of M. de Voltaire*, t. 15, p. 221.

Le traducteur, en faisant si peu de cas de la technique comique de Voltaire, néglige ainsi tous les riches échos de Molière dans cette scène, notamment les échos du *Dépit amoureux* et de *Dom Juan*⁴³. Les notes insérées dans la traduction de *Socrate* critiquent aussi le dramaturge : le traducteur condamne Voltaire pour avoir eu recours à un pseudonyme, présentant la préface de la pièce comme « nothing but pure fiction, design'd to conceal the real author of this motley performance⁴⁴ ». Dans la scène 9 de l'acte II, le traducteur semble ne pas apprécier la façon dont Voltaire fait parler Anitus, ridicule prêtre de Cérès, lorsque celui-ci déclare que « Ces philosophes sont d'une subtilité diabolique », ou en version anglaise, « You know these philosophers are devilish subtle », phrase qu'il glose ainsi :

The reader will observe, that Mr. Voltaire has made use of two or three phrases that wou'd come with more propriety from the mouth of a French catholic, than a heathen priest ; such as gagner le ciel, hérétique and diabolique ; and some other terms which the Greek were probably not very well acquainted with (t. 25, p. 153).

De telles remarques ironiques donnent à penser plutôt que l'auteur de la note n'a rien compris à la pièce, dont tout le dispositif satirique repose justement sur la façon dont Voltaire fait d'Athènes une image fidèle et révélatrice de Paris au dix-huitième siècle, où les philosophes persécutés, notamment Diderot, se voient comme les héritiers infortunés de Socrate lui-même⁴⁵.

Cette traduction des œuvres de Voltaire connaît un grand succès à l'époque⁴⁶. Elle est saluée dès mai 1761 par la *Critical review*, mais les remarques de celle-ci sont loin d'être impartiales étant donné que Smollett, co-responsable de la traduction, est en même temps rédacteur en chef de la revue. Notons toutefois l'accueil élogieux que la *Critical review* réserve à l'édition :

43 Voir R. Goulbourne, *Voltaire Comic Dramatist*, p. 33.

44 *The Works of M. de Voltaire*, t. 25, p. 111. Une semblable critique se trouve dans la note ajoutée à la fin de la préface de la traduction de *L'Écossaise* : « This preface, with the two epistles dedicatory, contains nothing very intelligible or entertaining to an English reader[...]. One cannot indeed easily find out any reason, why Mr. Voltaire chose to father this comedy on Mr. Hume [sic] ; or what end it could answer to tell so many long stories about a comedy, which, the reader will see, is, after all, but a very indifferent performance » (t. 27, p. 118).

45 Voir R. Goulbourne, *Voltaire Comic Dramatist*, p. 187-198.

46 Cette traduction est en vente chez douze libraires entre 1763 et 1778 : John Whiston et Benjamin White (1763, 1764) ; Thomas Payne (1764, 1768, 1770-1773, 1776, 1778) ; Thomas Davies (1766) ; Benjamin White (1766) ; S. Baker et G. Leigh (1767, 1768, 1775) ; Mileson Hingeston (1767) ; Thomas Evans (1769, 1771) ; William Otridge (1770) ; Joseph Pote (1770) ; Samuel Paterson (1773) ; James Robson (1775, 1778) et Thomas Lowndes (1778). De la publicité pour cette traduction est faite jusque dans des journaux provinciaux, dont *The York courier*, d'où sans doute la présence de l'édition chez deux libraires à York en 1774 (Christopher Etherington) et en 1777 (Henry Sotheran) : voir John Feather, *The Provincial Book Trade in Eighteenth-Century England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 66-67.

While the public is cloyed with wretched translations of French originals not worth knowing, it must afford universal satisfaction, that gentlemen of approved abilities associate their labours to entertain the English reader with a complete edition of the Works of the celebrated M. de Voltaire, the most original, spirited, pleasing, and popular writer of his age and country⁴⁷.

William Kenrick, auteur du compte rendu de la traduction dans la *Monthly review* et grand ennemi de Smollett⁴⁸, dénonce en revanche ce qu'il présente comme les nombreuses bévues des traducteurs, faisant semblant de plaindre Voltaire comme la victime mutilée des traducteurs et se moquant de Smollett lui-même parce qu'il dirige une équipe de traducteurs si peu doués, le présentant comme « the forehorse in the team of dullness⁴⁹ ». Quoi qu'on en pense, cette traduction sert à rendre accessibles aux Anglais les œuvres de Voltaire telles qu'elles se présentent dans l'édition de Genève de 1756.

En somme, on peut constater que des dix-huit comédies de Voltaire, six sont traduites en anglais du vivant de l'auteur : *L'Indiscret*, *L'Enfant prodigue*, *Nanine*, *La Prude*, *Socrate*, *L'Écossaise*. Et il est frappant que ce ne soit pas tout simplement le côté sentimental que les lecteurs et traducteurs anglais recherchent chez Voltaire ; loin de là. Ils s'intéressent, comme on pouvait s'y attendre, aux pièces dites « anglaises » de Voltaire, c'est-à-dire à *Socrate* et à *L'Écossaise*, que Voltaire présente sous des pseudonymes anglais ; mais ils s'intéressent aussi aux comédies franchement comiques, comme *L'Indiscret* et *La Prude*, l'intérêt de cette dernière venant peut-être du fait qu'elle est inspirée en partie du moins d'une comédie de William Wycherley, *The Plain dealer* (1676)⁵⁰.

Mais ce ne sont pas seulement les comédies elles-mêmes qui intéressent les Anglais du dix-huitième siècle, car les discussions théoriques sur le genre comique que propose Voltaire, elles aussi, trouvent bon nombre de lecteurs attentifs. Au début de 1761 paraît à Londres une traduction de *Voltaire's critical essays on dramatic poetry*, comprenant entre autres la préface de *L'Enfant prodigue* et celle de *Nanine*⁵¹. William Kenrick, auteur du compte rendu de l'édition dans la *Monthly review*, admet que Voltaire est « possessed of the most happy talents

47 *Critical Review*, t. 11 (mai 1761), p. 377.

48 Voir B. C. Nangle, *The Monthly Review, first series, 1749-1789*, p. 55, et E. Joliat, « Smollett, editor of Voltaire », p. 434-435.

49 *Monthly Review*, t. 29 (octobre 1763), p. 273.

50 Voir R. Goulbourne, *Voltaire Comic Dramatist*, p. 102-105.

51 *Voltaire's Critical Essays on Dramatic Poetry*, Londres, L. Davis et C. Reymers, 1761, p. 226-241. Cette édition est disponible chez neuf libraires entre 1761 et 1778 : Thomas Payne (1761-1765, 1773, 1774, 1778) ; William Cater (1764, 1765, 1768-1770) ; L. Davis et C. Reymers (1764, 1768) ; Thomas Evans (1769, 1771) ; Samuel Paterson (1771, 1774) ; Richard Dymott (1772) ; Lockyer Davis (1773) ; Joseph White (1773) et S. Baker et G. Leigh (1775).

for criticism », mais il fait remarquer ensuite que « the ingenuity of Mr. Voltaire is, however, on most occasions, more conspicuous than his judgement, as the brilliance and elegance of his style exceed the solidity of his arguments », avant d'admettre que « no man in the world is a better judge of what will please on the French stage, or more capable of putting his precepts in practice than Mr. Voltaire⁵² ». En revanche, et malgré le fait que cette traduction ne précède que de quelques mois la grande traduction de Smollett et Francklin, la *Critical review* accueille chaleureusement les *Critical essays* dès décembre 1760 :

English readers are extremely obliged to the judicious translator of this little volume, for collecting and publishing in their language the most ingenious essays of one of the best modern critics.

34 Chose intéressante, la plus grande partie du compte rendu est consacrée aux remarques de Voltaire sur la comédie, et notamment à la préface de *L'Enfant prodigue*, où Voltaire défend le principe du mélange du comique et du sentimental dans une comédie ; l'auteur du compte rendu cite abondamment cette préface, avant de remarquer :

We heartily recommend this extract to our comic writers, who seem to think the subject too much exhausted, to sustain with spirit a dialogue of five acts, and therefore confine their genius to farce, interlude, and imitation⁵³.

Voltaire est donc proposé en modèle aux dramaturges comiques anglais de l'époque.

Horace Walpole relève en quelque sorte le défi quatre ans plus tard, en 1765, lorsqu'il cite la préface de *L'Enfant prodigue* dans la préface de la deuxième édition de son roman gothique *The Castle of Otranto*. Mais cette fois-ci il la cite de manière beaucoup moins positive et bien plus polémique. Dans la préface, que Walpole n'hésitera pas à envoyer à Voltaire en juin 1768 lorsque les deux auteurs entreront brièvement en correspondance, Walpole s'attaque à Voltaire pour avoir dénigré les tragédies de Shakespeare, citant la préface de *L'Enfant prodigue*, « that exquisite piece of which I declare my admiration, and which, should I live twenty years longer, I trust I should never attempt to ridicule », mais cela pour appuyer une argumentation toute contraire à celle de Voltaire :

52 *Monthly Review*, t. 24 (mars 1761), p. 138. Sur l'attribution de ce compte rendu à Kenrick, voir B. C. Nangle, *The Monthly review, first series, 1749-1789*, p. 55.

53 *Critical Review*, t. 10 (décembre 1760), p. 430, 434. J. G. Basker souligne qu'il est surprenant que la *Critical Review* n'agisse pas toujours dans l'intérêt de Smollett (*Tobias Smollett*, p. 157).

Surely if a comedy may be *toute sérieuse*, tragedy may now and then, soberly, be indulged in a smile. Who shall prescribe it? Shall the critic, who in self-defence declares that *no kind* ought to be excluded from comedy, give laws to Shakespeare⁵⁴?

C'est cette préface polémique de Walpole qui semble inciter Voltaire à déclarer sa guerre esthétique contre l'Angleterre. Et le premier assaut qu'il donne n'est, semble-t-il, rien moins qu'une nouvelle comédie écrite en septembre 1768, *Le Baron d'Otrante*, opéra-comique basé sur l'un de ses propres contes en vers, *L'Éducation d'un prince*, et destiné à Grétry. L'action du *Baron d'Otrante* se déroule dans le même espace que le roman de Walpole – Otrante, dans le sud de l'Italie – mais l'esthétique de l'opéra-comique est toute contraire à celle du roman anglais, non pas gothique mais carnavalesque et moliéresque. En fin de compte, il convient parfaitement à Voltaire de répondre à une critique anglaise acerbe de son esthétique de la comédie par une nouvelle comédie, disponible en Angleterre, comme nous l'avons vu, grâce à l'édition de 1768 des œuvres complètes de Voltaire. De la critique à la création, ce n'est pour Voltaire qu'un petit pas à franchir⁵⁵.

54 Horace Walpole, *The Castle of Otranto*, éd. W. S. Lewis et Z. J. Clery, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 12. Il est intéressant de noter que la *Critical review* accueille chaleureusement l'attaque contre Voltaire lancée par Walpole dans la préface de son roman dans un compte rendu publié alors que Smollett était à l'étranger : « Voltaire is so far from being a genius, that he is not a poet of the first magnitude, even in his own country, the most fruitful in poetry, but the most barren in genius (if we except Germany) of any perhaps under the sun » (t. 19, juin 1765, p. 469).

55 Nous tenons à exprimer notre vive reconnaissance à Lisa Needham, Christopher Todd et Edward Welch du précieux soutien qu'ils ont bien voulu nous apporter au cours de la rédaction de cet article.

